



## Voyageurs occidentaux à Héliopolis et à Matarieh

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Voyageurs occidentaux à Héliopolis et à Matarieh. Héliopolis, 2010, pp.74-79.  
<hal-00909971>

**HAL Id: hal-00909971**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00909971>**

Submitted on 1 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Voyageurs occidentaux à Héliopolis et à Matarieh**

Situé à une dizaine de kilomètres au nord-est du Caire, près du site de l'ancienne Héliopolis, Matarieh a été, du début de l'ère chrétienne jusqu'au <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle, un lieu de pèlerinage pour nombre de voyageurs occidentaux. Cette tradition s'appuie sur l'Évangile apocryphe de l'enfance du Seigneur, dont les pèlerins rappellent la teneur dans leurs récits : lors de la Fuite en Égypte, la Vierge se serait arrêtée avec Joseph et Jésus à Matarieh (orthographié aussi Mataré, ou Matarée, ou Mataria) ; cherchant à échapper à des voleurs (identifiés parfois aux deux larrons), Marie aurait trouvé refuge dans le tronc d'un sycomore, qui se serait ouvert pour la cacher, elle et sa famille ; une source aurait ensuite jailli de cet endroit, où la Vierge aurait lavé les langes de son enfant ; cette même source aurait irrigué un jardin rempli de baumiers, un arbre dont la sève (le « baume ») était réputée pour dégager une odeur délicieuse et soigner toutes sortes de maladies.

Le site de l'ancienne Héliopolis, la « ville du Soleil », était célèbre pour le culte rendu au dieu Rê, mais aussi pour avoir accueilli d'illustres visiteurs étrangers, dont Hérodote, Platon, Strabon... La plupart des voyageurs observent qu'il ne reste plus aucun vestige de cette ville, si ce n'est un obélisque, érigé par Sésostris 1<sup>er</sup> (xii<sup>e</sup> dynastie, vers 2000 av. J.-C.). Dès lors, même lorsque croît l'intérêt pour l'Égypte pharaonique, à la suite de l'expédition de Bonaparte, c'est d'abord Matarieh qui suscite en premier la curiosité des pèlerins. Il s'agit là d'une étape particulièrement importante, bien qu'elle ne soit pas la seule, puisqu'elle s'inscrit le plus souvent dans un itinéraire qui comporte plusieurs sites chrétiens, que ce soit en Égypte (notamment l'Église d'Abou Sarga, dans le quartier copte du Caire, et le monastère de Sainte-Catherine, au Sinaï), ou en Terre Sainte<sup>1</sup>.

### **I. La « récitation » pèlerine**

<sup>1</sup> Voir les articles de Gérard Viaud, « Pilgrimages », et de Maurice Martin, S. J., « Pilgrims and travellers in christian Egypt », dans *The Coptic Encyclopedia*, sous la dir. de Aziz S. Atiya, t. 6 (1991), p. 1973 et p. 1975-1977. Voir également le Père Michel Jullien, *L'Arbre de la Vierge à Mataryeh et la Crypte du Vieux Caire. Souvenirs de la Sainte Famille en Égypte* [1886], 3<sup>e</sup> éd., Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1889. Pour une mise en perspective des récits de voyage en Égypte, voir l'ouvrage classique de Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, Paris, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1932, rééd. 1956, 2 vol. Pour le <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle en particulier, voir Frank Estelmann, *Sphinx aus Papier. Ägypten im französischen Reisebericht von der Aufklärung bis zum Symbolismus*, Heidelberg, Winter, 2006. Sur la tradition des récits de pèlerinage Terre Sainte, voir les travaux de Marie-Christine Gomez-Géraud, en particulier *Le Crépuscule du grand voyage : les récits des pèlerins à Jérusalem, 1458-1612*, Paris, Champion, 1999.

L'un des plus anciens témoignages concernant le site de l'ancienne Héliopolis est celui d'Égérie, une pèlerine originaire de Gaule et qui accomplit un voyage en Orient entre 381 et 384 après J.-C. Citant la Genèse (39, 1), elle rappelle que « là se trouve la maison de Putiphar<sup>2</sup> ». Elle mentionne aussi la légende (rapportée pour la première fois par Hérodote) selon laquelle le phénix, oiseau sacré, vient se poser tous les cinq cents ans sur l'autel du Soleil<sup>3</sup>. Égérie, comme nombre de pèlerins médiévaux, ne *décrit* pas véritablement les lieux qu'elle parcourt, mais elle les *identifie* selon une géographie sacrée, elle en réactive la mémoire à travers les lectures qu'elle a faites. Même si les pèlerins ne peuvent s'empêcher de manifester, parfois, un intérêt pour des aspects plus profanes (le paysage, les mœurs...), cette démarche « récitative » sera caractéristiques des voyageurs chrétiens, au moins jusqu'à la Renaissance. À la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, pour Lionardo Frescobaldi comme pour son compagnon Giorgio Gucci, Matarieh est bien un lieu sacré. C'est aussi une manifestation du merveilleux chrétien, étant donné que la source permettant de faire vivre les baumiers est la seule dans le désert environnant. Le jardin est d'ailleurs vénéré également, dit-on, par les musulmans<sup>4</sup>.

On retrouve cette dimension « pluriconfessionnelle » de Matarieh à propos des baumiers, dont le marchand Basile, un pèlerin russe orthodoxe qui se trouve en Égypte en 1466, dit que l'« huile guérit non seulement les chrétiens qui en prennent, mais tous les gens de quelque religion qu'ils soient<sup>5</sup> ». Par ailleurs, le baume est une panacée. Le dominicain Félix Fabri, l'un des pèlerins qui décrit le plus longuement Matarieh, où il arrive le 6 octobre 1483, en donne de nombreux exemples<sup>6</sup>. De même, l'eau de la fontaine de la Vierge offre un remède efficace contre toutes les « maladies » : elle apaise les feux de l'amour,

<sup>2</sup> *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient*, éd. Pierre Maraval, Paris, Cerf, 1996, p. 67. On écrit aujourd'hui « Potiphar », l'officier de Pharaon qui avait acheté Joseph.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>4</sup> Voir Jeannine Guérin-Dalle Mese, *Égypte. La Mémoire et le rêve. Itinéraires d'un voyage, 1320-1601*, Florence, Olschi, 1991, notamment p. 404. Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, une mosquée est d'ailleurs construite à Matarieh, à côté (ou à la place) de l'oratoire de la Vierge. Sur le caractère mouvant de ce lieu saint, d'abord disputé par les coptes et les musulmans, pour être finalement concédé aux moines latins, voir le chapitre très documenté de Lucette Valensi sur « Matariyeh, théâtre de la mémoire pieuse », dans *La Fuite en Égypte*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 132 et suiv.

<sup>5</sup> Oleg V. Volkoff, *Voyageurs russes en Égypte*, Le Caire, IFAO, 1972, p. 4.

<sup>6</sup> « Le baume est extrêmement efficace en multiples cas d'infirmités. Il dissout la pierre de vessie, il provoque la menstrue et fait sortir le fœtus mort, il est utilisé contre les douleurs iliaques [sorte de constipation] de l'intestin, contre tous les maux de tête, contre toutes les plaies, contre tous les maux d'oreilles... », etc. (*Le Voyage de Félix Fabri, 1483*, éd. par le R.P. Jaques Masson, S.J., Le Caire, IFAO, 1975, t. I, p. 393).

elle transforme une voix rauque en une voix claire, etc.<sup>7</sup> Pour Fabri comme pour nombre de ses contemporains, l'Égypte chrétienne est une sorte d'extension de la Terre Sainte : entouré de sables arides, le village de Matarieh et le jardin des baumiers sont comparés au « Paradis<sup>8</sup> ». La visite de ce jardin fait d'ailleurs l'objet d'un récit circonstancié qui vérifie l'efficacité miraculeuse du lieu : les pèlerins y pénètrent cinq par cinq, sous la houlette de leur truchement (guide-interprète) qui, après avoir fendu l'écorce d'un arbuste, en extrait « une grosse goutte transparente et grasse, comme de l'huile » :

De son annulaire il enleva la goutte et demanda la main du plus proche pèlerin ; celle-ci tendue il la prit, oignit de la goutte l'intérieur de la main du pèlerin, et lui ordonna de l'appliquer à ses narines pour sentir. Il n'existe aucun parfum comparable au monde. Après que celui-ci ait senti, il lui retourna la main qu'il avait ointe et lui montra que le baume avait pénétré la main et que l'onction apparaissait de façon claire sur l'autre face. Chacun d'entre nous fit la même expérience<sup>9</sup>.

On voit que la notion d'*expérience* est très relative. Pour Fabri, elle inclut aussi bien des événements particuliers relatifs au déroulement du voyage, dont il n'hésite pas à faire le récit avec humour (par exemple le fait que les habitants de Matarieh ne se décident à ouvrir les portes du village que lorsqu'ils voient les pèlerins ouvrir leurs bourses...), que des « événements » qui vérifient la tradition biblique, et qui donnent au pèlerinage sa dimension atemporelle. Ces deux aspects coexistent visiblement au Moyen Âge tardif et à la Renaissance, mais ils vont faire l'objet d'une réévaluation dans les siècles suivants.

## II. L'« ère du soupçon »

On trouve déjà chez Fabri une mise en cause de certains aspects liés à la tradition, notamment l'idée selon laquelle les baumiers se dessécheraient si des non-baptisés en avaient la charge : « On dit qu'on a vérifié le fait plusieurs fois. J'avoue pourtant ne pas parvenir à saisir ce qu'il y a de vrai dans cette histoire. Nous avons vu des jardiniers chrétiens et sarrasins, et on ne peut guère distinguer entre un chrétien oriental et un Sarrasin », conclut-il joliment<sup>10</sup>. La diversification socio-professionnelle des voyageurs va également contribuer à ébranler le caractère intangible de la tradition. Ainsi Pierre Belon est certes un pèlerin qui passe par l'Égypte pour se rendre à Jérusalem, mais il est aussi un naturaliste de la Renaissance, donc un observateur qui décrit longuement les baumiers avant de consacrer finalement quelques lignes

<sup>7</sup> *Ibid.*, t. I, p. 383.

<sup>8</sup> *Ibid.*, t. I, p. 364 et 369.

<sup>9</sup> *Ibid.*, t. I, p. 376-377.

<sup>10</sup> *Ibid.*, t. I, p. 391.

seulement à l'évocation de la Vierge et de l'Enfant Jésus<sup>11</sup>. D'ailleurs, tout en citant différentes sources antiques (Diodore, Pausanias, Strabon...), Belon remarque que « les auteurs ne s'accordent [pas] en parlant du baume<sup>12</sup> ». C'est le symptôme d'une mise en cause générale de la mythologie du baumier, qui disparaît à cette époque<sup>13</sup>. Jean Coppin, qui fit deux voyages en Égypte autour des années 1640, assure de son côté qu'il n'a pas vu le moindre arbre portant le baume à Matarieh, allant même jusqu'à douter qu'il y en ait jamais eu avant lui<sup>14</sup>. On est déjà, d'une certaine façon, dans « l'ère du soupçon ». Celui-ci est d'ailleurs alimenté par la disparition, dans les années 1650, du fameux sycomore se trouvant dans les jardins des baumiers. Le Père Vansleb, envoyé par Colbert en Orient pour y acheter des manuscrits et y recueillir des renseignements sur la liturgie des Églises chrétiennes, s'amuse d'ailleurs, dans son récit de voyage, de la dispute qui oppose les Cordeliers du Caire, qui assurent posséder dans leur sacristie les derniers morceaux du sycomore, et les jardiniers de Matarieh, qui exhibent fièrement la souche du vieil arbre, – qu'on replantera par la suite. Il écrit dans sa « Promenade au Jardin de Ma-Tarea » (12 juillet 1672) :

Quoy qu'il en soit, et [bien] que je ne veuille pas nier la vérité d'une tradition si ancienne ; il est néanmoins si difficile d'accorder les circonstances par lesquelles on la veut vérifier ; qu'après avoir fait tout ce que j'ay pû pour m'en éclaircir, je ne laisse pas d'y trouver encore des difficultés, qui semblent plutôt la renverser, que l'établir<sup>15</sup>.

Il ne faut cependant pas perdre de vue que la plupart des voyageurs occidentaux en Égypte sont catholiques, – c'est le cas de Vansleb, protestant d'origine converti après un séjour à Rome. Auteur de la première histoire des Coptes<sup>16</sup>, il considère ces orthodoxes comme une « secte égarée » dont il espère qu'elle rentrera dans le droit chemin. Et il reproduit tous les anciens préjugés des pèlerins catholiques sur les chrétiens orientaux, censés être lâches, ignorants, perfides, etc. La suspicion sur la véracité des traditions religieuses relatives à Matarieh peut donc être parfois renforcée par l'image largement dépréciative des Coptes, dont le refus d'admettre la double nature du Christ entraine évidemment en contradiction avec la *doxa* romaine. Les voyageurs protestants participèrent d'ailleurs de cette vision critique, comme

<sup>11</sup> J. Guérin-Dalle Mese, *op. cit.*, p. 406-407.

<sup>12</sup> *Voyage au Levant (1553). Les Observations de Pierre Belon du Mans*, éd. Alexandra Merle, Paris, Chandeigne, 2001, p. 307.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 408.

<sup>14</sup> *Les Voyages en Égypte de Jean Coppin, 1638-1646*, éd. Serge Sauneron, Le Caire, IFAO, 1971, p. 173. L'ouvrage de Coppin, intitulé *Le Bouclier de l'Europe, ou la guerre sainte. Relation des voyages faits dans la Turquie, la Thébaidé et la Barbarie*, est paru en 1686.

<sup>15</sup> *Nouvelle Relation en forme de Journal...*, Paris, Michallet, 1677, p. 231.

<sup>16</sup> *Histoire de l'Église de S. Marc d'Alexandrie*, 1677.

Richard Pococke, archidiacre de Dublin, qui publia une importante *Description of the East* (1743-1745), traduite après sa mort en français. Tout le récit de sa visite au village de Matarieh est parsemé de verbes modaux ou de formules jetant le doute sur l'authenticité de la tradition relative au sycomore qui aurait abrité la Sainte Famille<sup>17</sup>.

Ce travail progressif de sape n'empêchera pas les voyageurs en Égypte de continuer à se rendre à Matarieh, étape quasi-obligée d'un séjour dans ce pays. Ainsi la comtesse de Robersart écrit-elle, en 1864 : « J'ai vu l'immense sycomore sous lequel la Sainte Famille s'est reposée, et je l'ai baisé avec respect<sup>18</sup>. » Mais au début des années 1870, la princesse Louise Jablonowska se sent tenue de justifier, voire d'excuser son intérêt pour l'histoire de la Fuite en Égypte<sup>19</sup>. Au tournant du siècle, l'abbé J. de Martrin-Donos n'hésite pas à parler d'une « gracieuse légende<sup>20</sup> », et quelques années plus tard, le R.P. Chautard assure qu'il n'est « pas probable » que le sycomore de Matarieh qu'il a sous les yeux soit celui qui ait abrité la Sainte Famille :

Un naturaliste élève de Linné examina l'arbre dit « de la Vierge » et jugea qu'il ne devait pas avoir plus de trois cents ans. Il est bien à croire qu'il ne durera pas aussi longtemps, car il dépérit rapidement par suite de l'indiscrétion des touristes et des pèlerins qui veulent emporter une partie de son écorce ou de ses rameaux<sup>21</sup>.

Nous sommes entrés dans l'ère du *tourisme*, qui menace l'objet même sur lequel il s'appuie : l'Ailleurs.

### III. Comblent l'absence

En 1842, dans un ouvrage de vulgarisation souvent réédité, Jules Lacroix de Marlès écrivait : « Comme le séjour de Matarieh, *situé dans une plaine aride*, n'a rien de bien attrayant, nos voyageurs se hâtèrent d'en sortir<sup>22</sup> » Tout se passe comme si ce site, dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle, perdait peu à peu sa propre substance. « Voir Héliopolis...

<sup>17</sup> « Les Cophtes montrent cet arbre creux [...], mais les Romains [*i. e.* les catholiques latins] prétendent que cet arbre étant tombé de vieillesse, les moines du couvent de Jérusalem [au Caire] l'emportèrent. On montre dans le même endroit un champ appelé le jardin du Baume, où l'on prétend que croissent les arbres qui donnent le baume de Judée » (*Voyages de Richard Pococke [sic]*, Paris, Costard, 1772, t. I, p. 69 ; je souligne).

<sup>18</sup> *Les Aventures d'une comtesse en Égypte*, éd. Marie-Cécile Bruwier, Bruxelles, Labor, 2005, p. 107. Le titre originel de l'ouvrage de la comtesse de Robersart est *Orient. Égypte. Journal de voyage* (1867).

<sup>19</sup> « En véritable Magyare [Hongroise], vous devez bien penser que j'ai toutes les superstitions des filles des rives du Danube ; aussi ai-je accepté pour vraie la légende si poétique et si touchante de cet arbre merveilleux », écrit-elle à la vicomtesse de R\*\*\*, à propos du sycomore de Matarieh (*Souvenir d'Égypte*, Paris, Pougin, 1872, p. 34).

<sup>20</sup> *Au Pays du Sauveur. Impressions de voyage d'un Pèlerin en Égypte et en Palestine*, Lyon, Witte, 1899, p. 76.

<sup>21</sup> *Au Pays des pyramides* (1906), 2<sup>e</sup> éd., Paris et Lyon, Witte, 1913, p. 181.

<sup>22</sup> *Firmin ou le jeune Voyageur en Égypte*, 9<sup>e</sup> éd., Tours, Mame, 1874, p. 140 ; je souligne.

conscience de voyageur ! », s'exclame de son côté la comtesse de Gasparin, qui ne fait que mentionner l'obélisque d'Héliopolis, et qui dénonce du même coup le caractère déjà stéréotypé du traditionnel voyage en Orient qu'elle accomplit avec son mari en 1848<sup>23</sup>. Ce qui caractérise la plupart des voyageurs de cette époque se rendant à Matarieh et dans ses environs, c'est le sentiment d'avoir affaire à un monde englouti, dont il ne reste que quelques ruines à l'authenticité controversée, – sentiment d'autant plus vif que d'autres monuments de l'histoire égyptienne ont, eux, été beaucoup mieux conservés, que ce soient les pyramides ou les mosquées. Dès lors, la tentation est forte de se plonger dans l'Histoire (fût-elle lacunaire) ou la mythologie, et de s'appuyer sur des sources antiques pour compenser cette quasi-absence de témoignages matériels. La question n'est plus, comme pour les pèlerins des siècles antérieurs, de confirmer ou d'infirmer la tradition religieuse, mais plutôt, dans une posture souvent mélancolique, de *dire un passé qui n'est plus*. Joseph Michaud, auteur d'une imposante *Histoire des Croisades* (1812-1822), adopte pleinement ce parti-pris dans sa *Correspondance d'Orient* (1833-1835). Il mentionne ainsi à la fois Jomard, le responsable scientifique de la *Description de l'Égypte* (1809-1822), qui a décrit l'emplacement d'Héliopolis, et la Bible, qui mentionne cette ville sous le nom d'On. Il cite par ailleurs longuement Jacques de Vitry et le seigneur d'Englure, pèlerins médiévaux attirés par la fontaine et l'arbre de Marie à Matarieh, tout en faisant remarquer ironiquement que « le nombre de prodiges a beaucoup diminué », et il conclut par ce jugement caractéristique de son siècle révolutionné : « Combien il me serait doux de partager toutes les illusions des voyageurs du moyen âge...<sup>24</sup> » L'auteur rappelle enfin, comme nombre de ses contemporains marqués par la légende napoléonienne, qu'Héliopolis fut le lieu d'une bataille célèbre, que le général Kléber remporta contre l'armée turque le 19 mars 1800. Du coup, on assiste à une sorte de « pèlerinage » au second degré. Las ! Les graffitis eux-mêmes disparaissent, enjeux d'une bataille de la mémoire<sup>25</sup>.

Même constat d'une quasi-absence de traces du passé lorsque Nerval se rend à Héliopolis, en 1843. Comme Michaud, le narrateur du *Voyage en Orient* (1851) en est réduit à se réfugier dans l'érudition. Mais contrairement à l'historien catholique, qui rappelait qu'Héliopolis était un haut lieu du paganisme antique, Nerval adopte significativement le point

<sup>23</sup> [Valérie de Gasparin], *Journal d'un voyage au Levant* (1848), 2<sup>e</sup> éd., Paris, Ducloux et Cie, 1850, t. II, p. 316.

<sup>24</sup> Joseph Michaud et Joseph Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, Bruxelles, Gregoir, Wouters et Cie, 1841, t. VI, p. 210 ; lettre 141, datée du Caire, avril 1831.

<sup>25</sup> « Tous les noms ont disparu, effacés par le temps ou par une main jalouse », – entendons par un voyageur anglais (*ibid.*, t. VI, p. 211).

de vue oriental en évoquant l'amour de Joseph pour Zuleïka, la fille de son maître, – une légende issue du Coran et véhiculée par la *Bibliothèque orientale* (1697) de d'Herbelot<sup>26</sup>. De son côté, Maxime Du Camp, qui séjourne en Égypte en 1850, accompagné de Flaubert, refuse d'entrer dans la querelle sur l'authenticité du sycamore de Matarieh : s'il reconnaît que, pour les chrétiens d'Orient, l'arbre continue d'être un lieu de vénération, il considère celui-ci d'un point de vue d'abord esthétique :

Tel qu'il est, avec ses branches énormes, ses feuilles nombreuses, son tronc colossal littéralement couvert de noms grecs, coptes et arméniens, ses branchettes ornées de chapelets, ses racines sorties de terre, et soulevées comme de gigantesques serpents, il m'a semblé un des plus beaux arbres que j'aie vus<sup>27</sup>.

Quant à Héliopolis, le constat est toujours le même : « Maintenant, il ne reste rien<sup>28</sup>. » Il semble que Du Camp, qui était parti avec une mission de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ait envisagé d'effectuer des fouilles sur le site d'Héliopolis. Mais celles-ci furent vaines, comme le signale Flaubert<sup>29</sup>, – signe tout à la fois d'une *absence* et de l'impossibilité de combler celle-ci, ce dont les voyageurs du xix<sup>e</sup> siècle font la douloureuse expérience.

Au fur et à mesure que se développe l'égyptologie et que les pèlerinages tombent en désuétude, on observe un déplacement d'accent : l'édition de 1900 du Guide Joanne de l'*Égypte* consacre une page entière au site d'Héliopolis (fût-il réduit au témoignage de son seul obélisque), pour un seul paragraphe (consacré d'ailleurs en partie à un récent élevage d'autruches en bordure du désert !) portant sur le village de Matarieh. Simultanément émerge chez les voyageurs en Égypte un nouveau discours, en réaction à l'éloge parfois naïf du progrès et de la

<sup>26</sup> Cette légende, dit Nerval, constitue aux yeux des Arabes « les types consacrés de l'amour pur » (*Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, t. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1984, p. 410). Le refus de l'ethnocentrisme européen apparaît encore plus clairement chez Lucie Duff-Gordon, cette Anglaise qui séjourna sept ans en Égypte, et d'où elle écrit, le 13 avril 1863 : « Omar [son domestique] insiste pour que, le khamsin fini, j'aille voir l'arbre et le puits où la Sittina Maryam (la Vierge Marie) s'est reposée avec Saïdna Aïssa (le Seigneur Jésus) dans ses bras, pendant la fuite en Égypte. L'endroit est vénéré également par les chrétiens et les musulmans » (*Lettres d'Égypte*, trad. par M<sup>lle</sup> Ross, éd. Christophe Pincemaille, Paris, Payot et Rivages, 1996, p. 66 ; l'ouvrage est paru d'abord en 1865 sous le titre de *Letters from Egypt*).

<sup>27</sup> *Le Nil* (1854), rééd. Michel Dewachter et Daniel Oster, dans *Un voyageur en Égypte autour de 1850*, Paris, Sand/Conti, 1987, p. 97.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> « Les fouilles de Matarié ont été une bonne charge. Nous n'avons pas trouvé un seul ouvrier ; d'ailleurs, le gouvernement ne nous eût pas laissés tranquilles, le sheik du village a même été assez satisfait de nous voir partir » (Gustave Flaubert, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, t. 1, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 578 ; lettre du 18 janvier 1850).



modernisation de l'Égypte. Certes, à l'heure où s'élève la nouvelle Héliopolis voulue par le baron Empain, la cité sortie du désert, avec tout le confort d'une ville occidentale<sup>30</sup>, quelques accents nationalistes se font entendre chez un voyageur belge comme Fernand Neuray<sup>31</sup>, mais d'autres, au même moment, tiennent des propos critiques, que ce soit le juriste Émile Minnaert<sup>32</sup>, ou l'historien du Moyen Âge Godefroid Kurth<sup>33</sup>. Mais ce que ne voient pas les voyageurs trop pressés, c'est le prix que certains payèrent pour construire cette cité de rêve, qui se voulait l'antithèse d'un Caire déjà perçu comme bruyant, insalubre et étouffant. Il revient à Panaït Istrati, qui vécut lui-même la vie difficile des humbles dans l'Égypte des années 1900, d'avoir dénoncé avec force le prix humain qui fut payé pour offrir à une classe aisée la jouissance de la nouvelle cité du Soleil :

Parmi eux [les ouvriers travaillant sur le chantier d'Héliopolis], les Soudanais, qui pétrissaient le mortier des fondations n'avaient plus rien d'humain. Vrai bétail. Faces noires suant à grosses gouttes. Voix lamentables hurlant en chœur la cadence des bras qui se soulèvent rythmiquement et laissent tomber leurs lourds outils. Pour ceux-là, Dieu n'existait plus, car l'homme l'assassinait. Tel était l'Héliopolis de 1909<sup>34</sup>.

Quant au docteur Auguste Le Dentu, qui refuse ostensiblement de visiter l'Héliopolis moderne (celle des riches, égyptiens ou étrangers, pour qui les Nubiens précédemment évoqués se sont tués à la tâche), il en livre une vision à la fois sarcastique et apocalyptique :

Les prêtres du nouveau culte, spéculateurs et nullement spéculatifs, président au tennis, au golf, au hockey, au polo. Ils comptaient sur la sainte roulette pour dériver vers eux le Pactole, mais, l'autorisation leur ayant été refusée, tout croule autour d'eux, et s'il fallait en croire certaines rumeurs que tous les échos répètent, bientôt ce serait la ruine à côté des ruines<sup>35</sup>.

On sait qu'il n'en fut rien, et qu'Héliopolis connut au contraire un développement florissant dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Mais

<sup>30</sup> Voir *Mémoires héliopolitaines*, ouvrage collectif réalisé par le Centre français de culture et de coopération de l'Ambassade de France en République arabe d'Égypte, Le Caire, 2005.

<sup>31</sup> *Quinze jours en Égypte*, Bruxelles, Vromant et Cie, 1908, p. 20-32.

<sup>32</sup> « Notre siècle se meurt depuis qu'il n'a plus foi que dans la mécanique ; et j'éprouve du charme à m'imaginer que la brise qui passe est la même qui fit frissonner le feuillage sous lequel Jésus fut endormi » (*Le Caire*, Bruxelles, Weissenbruch, 1891, chap. XIII, cité dans Sarga Moussa, *Le Voyage en Égypte. Anthologie de voyageurs européens, de Bonaparte à l'occupation anglaise*, Paris, Laffont, « Bouquins », 2004, p. 165).

<sup>33</sup> « Je souhaite à l'œuvre de M. Empain beaucoup de succès ; je lui souhaite surtout de ne pas être hospitalière aux tripots et à leurs tenanciers, qui auraient bientôt fait de ramener ici toutes les infections du Caire » (*Mizraïm. Souvenirs d'Égypte*, Bruxelles, Dewitt, 1912, chap. VIII, cité dans S. Moussa, *Le Voyage en Égypte, op. cit.*, p. 170).

<sup>34</sup> *Le Pêcheur d'éponges*, Lyon, Chardon Bleu, 1996, p. 53.

<sup>35</sup> *Visions d'Égypte*, Paris, Perrin, 1911, p. 16. Merci à Daniel Lançon, auteur d'une très savante *Égypte littéraire de 1776 à 1882* (Paris, Geuthner, 2007) de m'avoir signalé cette source.

cette ville moderne, qui fut longtemps une banlieue chic (mais qui devient aujourd'hui aussi polluée que la capitale !), ne sera plus une étape obligée des voyageurs en Égypte après la chute de l'empire ottoman, laquelle marque en même temps la fin de la mode des voyages en Orient.

Sarga MOUSSA (Université de Lyon, CNRS, UMR LIRE)